

de la société refusoient de le reconnoître si, par hasard, il s'offroit à leurs yeux ¹. La même peine étoit décernée contre ceux qui communiquoient aux profanes la doctrine sacrée ².

Les associés ordinaires pouvoient, avec la permission, ou plutôt avec un ordre du chef, rentrer dans le monde, y remplir des emplois, y vaquer à leurs affaires domestiques, sans renoncer à leurs premiers engagemens.

Des externes, hommes et femmes, étoient agrégés aux différentes maisons ³. Ils y passoient quelquefois des journées entières et assistoient à divers exercices.

Enfin des hommes vertueux, la plupart établis en des endroits éloignés, s'affilioient à l'ordre, s'intéressoient à ses progrès, se pénétoient de son esprit, et pratiquoient la règle.

Les disciples qui vivoient en commun se levoient de très grand matin. Leur réveil étoit suivi de deux examens, l'un de ce qu'ils avoient dit ou fait la veille, l'autre de ce qu'ils devoient faire dans la journée: le premier pour exercer leur mémoire, le second pour régler leur conduite ⁴. Après avoir passé une robe blanche et extrêmement propre ⁵, ils pre-

¹ Orig. contr. Cels. lib. 3, t. 1, p. 481. Jambl. ibid. p. 61.

² Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 680. Lysid. epist. ap. Jambl. vit. Pyth. c. 17, p. 62.

³ Jambl. ibid. c. 26, p. 214. Porph. vit. Pyth. ap.

25. Kust. ibid.

⁴ Diod. Sic. in excerpt. Vales. p. 245. Jambl. c. 29, p. 140 et 141; c. 35, p. 206.

Porphyr. vit. Pyth. p. 46 et 47. Carm. aut. v. 40.

⁵ Aristot. ap. Diog. Laert. l. 8, §. 19. Alia.

noient leur lyre et chantoient des cantiques sacrés ¹, jusqu'au moment où le soleil se montrant à l'horizon, ils se prosternoient devant lui ² *, et alloient chacun en particulier se promener dans des bosquets riens, ou des solitudes agréables. L'aspect et le repos de ces beaux lieux mettoient leur ame dans une assiette tranquille, et la dispoient aux savantes conversations qui les attendoient à leur retour ³.

Elles se tenoient presque toujours dans un temple, et rouloient sur les sciences exactes ou sur la morale ⁴. Des professeurs habiles expliquoient les élémens, et conduisoient les élèves à la plus haute théorie. Souvent ils leur proposoient pour sujet de méditation un principe fécond, une maxime lumineuse. Pythagore, qui voyoit tout d'un coup d'œil, comme il exprimoit tout d'un seul mot, leur disoit un jour: Qu'est-ce que l'univers? l'ordre. Qu'est-ce que l'amitié? l'égalité ⁵. Ces définitions sublimes, et neuves alors, attachoient et élevoient les esprits. La première eut un tel succès, qu'elle fut substituée aux anciens noms

var. hist. l. 2, c. 32. Jambl. ib. c. 21, p. 84; c. 28, p. 126.

¹ Jambl. ib. c. 23, p. 95.

² Id. ib. c. 35, p. 206.

* Il paroît qu'au lever du Soleil, Socrate, à l'exemple peut-être des Pythagoriciens, se prostern-

noit devant cet astre. (Plat. in conv. t. 3, p. 220.)

³ Jambl. ib. c. 20, p. 81.

⁴ Id. ibid.

⁵ Jambl. vit. Pyth. c.

29, p. 138. Diog. Laert. l.

8, §. 10. Anonym. ap. Phot. p. 1317.

que les Grecs avoient jusqu'alors donnés à l'univers. Aux exercices de l'esprit succédoient ceux du corps, tels que la course et la lutte; et ces combats paisibles se livroient dans les bois ou dans les jardins ¹.

A dîner on leur servoit du pain et du miel, rarement du vin ²; ceux qui aspiraient à la perfection, ne prenoient souvent que du pain et de l'eau ³. En sortant de table, ils s'occupaient des affaires que les étrangers soumettoient à leur arbitrage ⁴. Ensuite ils se réunissoient deux à deux, trois à trois, retournoient à la promenade, et discutoient entre eux les leçons qu'ils avoient reçues dans la matinée ⁵. De ces entretiens étoient sévèrement bannies les médisances et les injures, les facéties et les paroles superflues ⁶.

Revenus à la maison, ils entroient dans le bain, au sortir duquel ils se distribuoient en différentes pièces où l'on avoit dressé des tables, chacune de dix couverts. On leur servoit du vin, du pain, des légumes cuits ou crus, quelquefois des portions d'animaux immolés, rarement du poisson. Le souper, qui devoit finir avant le coucher du soleil, commençoit par l'hommage de l'encens et de divers parfums qu'ils offroient aux dieux ⁷.

J'oubliois de vous dire qu'en certains jours

¹ Jambl. ib. c. 21, p. 81.

² Id. ibid. p. 82.

³ Alexis. ap. Athen. l.

4, p. 161.

⁴ Jambl. ibid.

⁵ Id. ibid. c. 21, p. 82.

⁶ Id. c. 30, p. 145.

⁷ Id. c. 21, p. 82.

de l'année, on leur présentait un repas excellent et somptueux; qu'ils en repaisoient pendant quelque temps leurs yeux, qu'ils l'envoyoient ensuite aux esclaves, sortoient de table, et se passaient même de leur nourriture ordinaire ¹.

Le souper étoit suivi de nouvelles libations, et d'une lecture que le plus jeune étoit obligé de faire, que le plus ancien avoit le droit de choisir. Ce dernier, avant de les congédier, leur rappeloit ces préceptes importants: „Ne cessez d'honorer les dieux, les génies et les héros; de respecter ceux dont vous avez reçu le jour ou des bienfaits, et de voler au secours des lois violées.” Pour leur inspirer de plus en plus l'esprit de douceur et d'équité: „Gardez-vous, ajoutoit-il, d'arracher l'arbre, ou la plante dont l'homme retire de l'utilité, et de tuer l'animal dont il n'a point à se plaindre ².”

Retirés chez eux, ils se citoient à leur propre tribunal, repassoient en détail et se reprochoient les fautes de commission et d'omission ³. Après cet examen, dont la constante pratique pourroit seule nous corriger de nos défauts, ils reprenoient leurs lyres, et chantoient des hymnes en l'honneur des dieux. Le matin à leur lever, ils employoient l'harmo-

¹ Diod. Sic. excerpt.

Vales. p. 245. Jambl. cap.

31, p. 137.

² Jambl. vit. Pyth. c.

21, p. 84.

³ Diog. Laert. l. 8, §.

22. Jambl. c. 35, p. 206.

Aur. carm. v. 40. Hierocl.

ibid. Porph. vit. Pyth. p.

41.

nie pour dissiper les vapeurs du sommeil ; le soir, pour calmer le trouble des sens ¹. Leur mort étoit paisible. On renfermoit leurs corps, comme on fait encore, dans des cercueils garnis de feuilles de myrte, d'olivier et de peuplier ², et leurs funérailles étoient accompagnées de cérémonies, qu'il ne nous est pas permis de révéler ³.

Pendant toute leur vie, deux sentimens, ou plutôt un sentiment unique devoit les animer, l'union intime avec les dieux, la plus parfaite union avec les hommes. Leur principale obligation étoit de s'occuper de la divinité ⁴, de se tenir toujours en sa présence ⁵, de se régler en tout sur sa volonté ⁶. De là ce respect qui ne leur permettoit pas de mêler son nom dans leurs sermons ⁷, cette pureté de mœurs qui les rendoit dignes de ses regards ⁸, ces exhortations qu'ils se faisoient continuellement de ne pas éloigner l'esprit de dieu qui résidoit dans leurs ames ⁹, cette ardeur enfin avec laquelle ils s'appliquoient à la divination, seul moyen qui nous reste de connoître ses intentions ¹⁰.

¹ Plut. de Isid. t. 2, p. 384. Quintil. de orat. l. 9, c. 4, p. 589. Jambl. c. 25, p. 95.

² Plin. l. 35, c. 12, t. 2, p. 711.

³ Plut. de gen. Soer. t. 2, p. 586.

⁴ Id. in Num. t. 1, p.

69. Clem. Alex. strom. lib. 5, p. 686. Aur. carm.

⁵ Jambl. c. 16, p. 57.

Anonym. ap. Phot. p. 1313.

⁶ Jambl. c. 28, p. 115.

⁷ Id. ibid. p. 126.

⁸ Id. c. 16, p. 157.

⁹ Id. c. 33, p. 193.

¹⁰ Id. c. 28, p. 116.

De là découloient encore les sentimens qui les unissoient entre eux et avec les autres hommes ¹. Jamais on ne connut, on ne sentit l'amitié comme Pythagore. Ce fut lui qui dit le premier ce mot, le plus beau, le plus consolant de tous : *Mon ami est un autre moi-même* ². En effet, quand je suis avec mon ami, je ne suis pas seul, et nous ne sommes pas deux.

Comme dans le physique et dans le moral il rapportoit tout à l'unité, il voulut que ses disciples n'eussent qu'une même pensée, qu'une seule volonté ³. Dépouillés de toute propriété ⁴, mais libres dans leurs engagemens, insensibles à la fausse ambition, à la vaine gloire ⁵, aux petits intérêts qui, pour l'ordinaire, divisent les hommes, ils n'avoient plus à craindre que la rivalité de la vertu, et l'opposition du caractère. Dès le noviciat, les plus grands efforts concouroient à surmonter ces obstacles. Leur union, cimentée par le désir de plaire à la divinité, à laquelle ils rapportoient toutes leurs actions ⁶, leur procuroit des triomphes sans faste, et de l'émulation sans jalousie.

Ils apprenoient à s'oublier eux-mêmes, à se sacrifier mutuellement leurs opinions ⁷, à ne pas blesser l'amitié par la défiance, par les

¹ Jamb. c. 33, p. 193.

² Porph. vit. Pyth. p.

³⁷ Jamb. c. 33, p. 186.

⁴ Id. c. 30, p. 143.

⁵ Id. c. 31, p. 165.

⁶ Id. c. 33, p. 193.

⁷ Jamb. c. 22, p. 853.

c. 33, p. 186.

mensonges même légers, par des plaisanteries hors de propos, par des protestations inutiles¹.

Ils apprennent encore à s'alarmer du moindre refroidissement. Lorsque dans ces entretiens où s'agitoient des questions de philosophie, il leur échappoit quelque expression d'aigreur, ils ne laissoient pas couler le soleil sans s'être donné la main en signe de réconciliation². Un d'eux, en pareille occasion, courut chez son ami, et lui dit: Oublions notre colère, et soyez le juge de notre différend. J'y consens volontiers, reprit le dernier; mais je dois rougir de ce qu'étant plus âgé que vous, je ne vous ai pas prévenu³.

Ils apprennent à vaincre ces inégalités d'humeur qui fatiguent et découragent l'amitié. Sentent-ils bouillonner leur sang au fond de leur cœur? prévoient-ils un moment de tristesse ou de dégoût? ils s'écartoient au loin et calmoient ce trouble involontaire, ou par la réflexion⁴, ou par des chants appropriés aux différentes affections de l'ame⁵.

C'est à leur éducation qu'ils devoient cette docilité d'esprit, cette facilité de mœurs qui les rapprochoient les uns des autres. Pendant

¹ Jambl. c. 30, p. 145; c. 33, p. 187.

² Plut. de frat. amor. t. 2, p. 488.

³ Jambl. c. 27, p. 107.

⁴ Id. c. 31, p. 163.

⁵ Ælian. var. hist. lib.

14, c. 23. Chamæl. ap. A-

then. l. 14, c. 5, p. 623.

Jambl. c. 25, p. 93; c. 32,

p. 181.

leur jeunesse, on s'étoit fait un devoir de ne point aigrir leur caractère; des instituteurs respectables et indulgens, les ramenoient par des corrections douces, faites à propos et en particulier, qui avoient plus l'air de la représentation que du reproche¹.

Pythagore, qui régnoit sur tout le corps avec la tendresse d'un père, mais avec l'autorité d'un monarque, vivoit avec eux comme avec ses amis; il les soignoit dans leurs maladies, et les consolait dans leurs peines². C'étoit par ses attentions, autant que par ses lumières, qu'il dominoit sur leur esprit, au point que ses moindres paroles étoient pour eux des oracles, et qu'ils ne répondoient souvent aux objections que par ces mots: *C'est lui qui l'a dit*³. Ce fut encore par-là qu'il sut imprimer dans le cœur de ses disciples cette amitié rare et sublime qui a passé en proverbe⁴.

Les enfans de cette grande famille dispersés en plusieurs climats, sans s'être jamais vus, se reconnoissoient à certains signes⁵, et se traitoient au premier abord comme s'ils s'étoient toujours connus. Leurs intérêts se trouvoient tellement mêlés ensemble, que plusieurs d'entre eux ont passé les mers, et risqué leur fortune, pour rétablir celle de l'un de leurs

¹ Jambl. c. 22, p. 85.

² Porph. vit. Pyth. p.

37.

³ Cicer. de nat. deor. l.

1, c. 5, t. 2, p. 400. Val.

Max. l. 8, extern. n. 1.

⁴ Jambl. c. 33, p. 186.

⁵ Id. ibid. p. 191.

frères, tombé dans la détresse ou dans l'indigence ¹.

Voulez-vous un exemple touchant de leur confiance mutuelle? Un des nôtres voyageant à pied, s'égaré dans un désert, arrive épuisé de fatigue dans une auberge où il tombe malade. Sur le point d'expirer, hors d'état de reconnoître les soins qu'on prend de lui, il trace d'une main tremblante quelques marques symboliques sur une tablette qu'il ordonne d'exposer près du grand chemin. Long-temps après sa mort, le hasard amène dans ces lieux écartés un autre disciple de Pythagore. Instruit par les caractères énigmatiques offerts à ses yeux, de l'infortune du premier voyageur, il s'arrête, rembourse avec usure les frais de l'aubergiste, et continue sa route ².

Anacharsis. Je n'en suis pas surpris. Voici ce qu'on me racontoit à Thèbes. Vous avez connu Lysis?

Le Samien. Ce fut un des ornemens de l'Ordre. Jeune encore, il trouva le moyen d'échapper à cette persécution qui fit périr tant d'illustres Pythagoriciens ³, et s'étant rendu quelques années après à Thèbes, il se chargea de l'éducation d'Epaminondas ⁴.

Anacharsis. Lysis mourut. Vos philosophes d'Italie craignant qu'on n'eût pas observé dans

¹ Diod. Sic. excerpt. Val.
les. p. 243. Jambl. c. 33, p.
192.

² Jambl. c. 33, p. 192.

³ Id. c. 35, p. 200.

⁴ Nep. in Epamin. c. 2.

ses funérailles les rites qui vous sont particuliers, envoyèrent à Thèbes Théanor, chargé de demander le corps de Lysis, et de distribuer des présens à ceux qui l'avoient secouru dans sa vieillesse. Théanor apprit qu'Epaminondas, initié dans vos mystères, l'avoit fait inhumer suivant vos statuts, et ne put faire accepter l'argent qu'on lui avoit confié ¹.

Le Samien. Vous me rappelez un trait de ce Lysis. Un jour, en sortant du temple de Junon ², il rencontra sous le portique un de ses confrères, Euryphémus de Syracuse, qui, l'ayant prié de l'attendre un moment, alla se prosterner devant la statue de la Déesse. Après une longue méditation, dans laquelle il s'engagea sans s'en apercevoir, il sortit par une autre porte. Le lendemain, le jour étoit assez avancé, lorsqu'il se rendit à l'assemblée des disciples. Ils étoient inquiets de l'absence de Lysis; Euryphémus se souvint alors de la promesse qu'il en avoit tirée; il courut à lui, le trouva sous le vestibule, et tranquillement assis sur la même pierre où il l'avoit laissé la veille.

On n'est point étonné de cette constance, quand on connoît l'esprit de notre congrégation. Il est rigide et sans ménagement. Loin d'apporter la moindre restriction aux lois de rigueur, il fait consister la perfection à convertir les conseils en préceptes.

¹ Plut. de gen. Socr. t.
2, p. 585.

² Jambl. c. 30, p. 155.

Anacharsis. Mais vous en avez de minutieux et de frivoles qui rapetissent les âmes ; par exemple, de n'oser croiser le jambe gauche sur la droite¹, ni vous faire les ongles les jours de fêtes, ni employer pour vos cercueils le bois de cyprès².

Le Samien. Eh ! ne nous jugez point d'après cette foule d'observances, la plupart ajoutées à la règle par des rigoristes qui vouloient réformer la réforme, quelques-unes tenant à des vérités d'un ordre supérieur, toutes prescrites pour nous exercer à la patience et aux autres vertus. C'est dans les occasions importantes qu'il faut étudier la force de notre institution. Un disciple de Pythagore ne laisse échapper ni larmes ni plaintes dans les malheurs, ni crainte ni foiblesse dans les dangers. S'il a des discussions d'intérêt, il ne descend point aux prières, parce qu'il ne demande que la justice ; ni aux flatteries, parce qu'il n'aime que la vérité³.

Anacharsis. Epargnez-vous un plus long détail. Je sais tout ce que peuvent la religion et la philosophie sur des imaginations ardentes et subjuguées. Mais je sais aussi qu'on se dédommage souvent des passions que l'on sacrifie, par celles que l'on conserve. J'ai vu de près une société, partagée entre l'étude et la prière, renoncer sans peine aux plaisirs des sens

¹ Plut. de vitios. pud. t. 2, p. 532. 10. Jambl. c. 28, p. 131.
² Diog. Laert. l. 8, §. c. 33, p. 188. 3. Jambl. c. 32, p. 174.

et aux agrémens de la vie ; retraite, abstinences, austérités¹, rien ne lui coûte, parce que c'est par là qu'elle gouverne les peuples et les rois. (Je parle des prêtres Egyptiens, dont l'Institut me paroît parfaitement ressembler au vôtre².)

Le Samien. Avec cette différence que, loin de s'appliquer à réformer la nation, ils n'ont d'autre intérêt que celui de leur société.

Anacharsis. Vous avez essuyé les mêmes reproches. Ne disoit-on pas que, pleins d'une déférence aveugle pour votre chef, d'un attachement fanatique pour votre congrégation, vous ne regardiez les autres hommes que comme de vils troupeaux³ ?

Le Samien. Dégradér l'humanité ! nous qui regardons la bienfaisance comme un des principaux moyens pour nous rapprocher de la divinité⁴ ; nous qui n'avons travaillé que pour établir une étroite liaison entre le ciel et la terre, entre les citoyens d'une même ville, entre les enfans d'une même famille, entre tous les êtres vivans⁵, de quelque nature qu'ils soient !

En Egypte, l'ordre sacerdotal n'aime que la considération et le crédit : aussi protège-t-il le despotisme qui le protège à son tour⁶. Quant à Pythagore, il aimoit tendrement les

¹ Herodot. l. 2, c. 37. 4. Anonym. ap. Phot. p. 1313.
² Chærem. ap. Porph. de abstin. l. 4, p. 308. 5. Jambl. c. 33, p. 185.
³ Jambl. c. 35, p. 208. 6. Diod. Sic. l. 1, p. 66.

hommes, puisqu'il désiroit qu'ils fussent tous libres et vertueux.

Anacharsis. Mais pouvoit-il se flatter qu'ils le desireroient aussi vivement que lui, et que la moindre secousse ne détruiroit pas l'édifice des lois et des vertus ?

Le Samien. Il étoit beau du moins d'en jeter les fondemens, et les premiers succès lui firent espérer, qu'il pourroit l'élever jusqu'à une certaine hauteur. Je vous ai parlé de la révolution que son arrivée en Italie causa d'abord dans les mœurs. Elle se seroit étendue par degrés, si des hommes puissans, mais souillés de crimes, n'avoient eu la folle ambition d'entrer dans la congrégation. Ils en furent exclus, et ce refus occasionna sa ruine. La calomnie se souleva, dès qu'elle se vit soutenue¹. Nous devînmes odieux à la multitude, en défendant d'accorder les magistratures par la voie du sort²; aux riches, en ne les faisant accorder qu'au mérite³. Nos paroles furent transformées en maximes séditeuses, nos assemblées en conseils de conspirateurs⁴. Pythagore, banni de Crotona, ne trouva point d'asyle chez des peuples qui lui devoient leur félicité. Sa mort n'éteignit point la persécution. Plusieurs de ses disciples réunis dans une maison furent dévoués aux flammes, et périrent presque tous⁵.

¹ Jambl. c. 35, p. 210.

² Id. ibid. p. 209.

³ Id. ibid. p. 204.

⁴ Justin. l. 20, c. 4.

⁵ Id. ibid. Plut. de gen.

Socr. t. 2, p. 583.

Les autres s'étant dispersés, les habitans de Crotona, qui avoient reconnu leur innocence, les rappelèrent quelque temps après; mais une guerre étant survenue, ils se signalèrent dans un combat, et terminèrent une vie innocente par une mort glorieuse¹.

Quoiqu'après ces malheureux événemens, le corps fut menacé d'une dissolution prochaine, on continua pendant quelque temps à nommer un chef pour le gouverner². Diodore, qui fut un des derniers, ennemi de la propreté que Pythagore nous avoit si fort recommandée, affecta des mœurs plus austères, un extérieur plus négligé, des vêtemens plus grossiers³. Il eut des partisans, et l'on distingua dans l'Ordre ceux de l'ancien régime, et ceux du nouveau.

Maintenant réduits à un petit nombre, séparés les uns des autres, n'excitant ni envie ni pitié, nous pratiquons en secret les préceptes de notre fondateur. Jugez du pouvoir qu'ils eurent à la naissance de l'Institut, par celui qu'ils ont encore. C'est nous qui avons formé Epaminondas, et Phocion s'est formé sur nos exemples.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que cette congrégation a produit une foule de législateurs, de géomètres, d'astronomes, de naturalistes, d'hommes célèbres dans tous les gen-

¹ Jambl. c. 35, p. 212.

² Id. c. 36, p. 213.

³ Herm. Tim. et Sosicr. ap. Athen. l. 4, p. 163.

res¹; que c'est elle qui a éclairé la Grèce, et que les philosophes modernes ont puisé dans nos auteurs la plupart des découvertes qui brillent dans leurs ouvrages.

La gloire de Pythagore s'en est accrue; partout il obtient un rang distingué parmi les sages²: dans quelques villes d'Italie, on lui décerne des honneurs divins³. Il en avoit joui pendant sa vie⁴; vous n'en serez pas surpris. Voyez comme les nations, et même les philosophes, parlent des législateurs et des précepteurs du genre humain. Ce ne sont point des hommes, mais des dieux⁵; des âmes d'un degré supérieur, qui, descendues du ciel dans le Tartare que nous habitons, ont daigné se revêtir d'un corps humain, et partager nos maux pour établir parmi nous les lois et la philosophie⁶.

Anacharsis. Cependant, il faut l'avouer, ces génies bienfaisans n'ont eu que des succès passagers; et puisque leur réforme n'a pu ni s'étendre, ni se perpétuer, j'en conclus que les hommes seront toujours également injustes et vicieux.

¹ Jambl. c. 29, p. 132; c. 36, p. 215. Bruck. hist. philos. t. I, p. 1101. Fabr. bibl. Græc. t. I, p. 490.

² Herodot. l. 4, c. 95.

³ Justin. l. 20, c. 4.

⁴ Porph. vit. Pyth. p. 28. Jambl. c. 6, p. 23; c. 28, p. 118 et 120. Dio.

Chrysost. orat. 17, p. 324.

Philostr. vit. Apollon. c. 1.

p. 2. Diog. Laert. lib. 8. §.

11.

⁵ Clem. Alex. Strom. l.

I, p. 355.

⁶ Plat. ap. Clem. Alex.

strom. l. I, p. 355.

Le Samien. A moins, comme disoit Socrate, que le ciel ne s'explique plus clairement, et que dieu, touché de leur ignorance, ne leur envoie quelqu'un qui leur apporte sa parole, et leur révèle ses volontés¹.

Le lendemain de cet entretien, nous partîmes pour Athènes, et quelques mois après, nous nous rendîmes aux fêtes de Délos.

CHAPITRE LXXVI.

Délos et les Cyclades.

DANS l'heureux climat que j'habite, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour: on y jouit des biens qu'il amène et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossières; ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule. C'est une lumière pure, inaltérable, qui se repose doucement sur tous les objets; c'est la lumière dont les dieux sont couronnés dans l'Olympe.

Quand elle se montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naissantes, les bords de l'Illissus retentissent du chant des oiseaux,

¹ Plat. apol. Socr. t. I, 85; E. Id. in Alcib. 2, t. p. 31. Id. in Phæd. t. I, p. 2, p. 150.